La Main

Leïla est assise sur son lit. Elle regarde la nuit emplir sa chambre peu à peu. Elle s’étonne de la voir ramper, froide et cruelle, sur le plancher, les murs. Dehors, la nuit est vivante, traversée de bruits, de lumières et d’odeurs. Ici, à l’intérieur, elle est muette et noire comme un drap mort. Leïla frissonne quand elle sent la nuit s’enrouler autour de ses pieds, de ses genoux, puis monter, monter encore... Elle pourrait se lever, allumer la lumière, mais c’est plus fort qu’elle, quelque chose la paralyse, la cloue sur son lit, assise, mains jointes, le dos raide. Sur le bureau, les aiguilles phosphorescentes du réveil marquent l’heure : six heures cinq. Plus que vingt-cinq minutes, au pire. C’est quand même long. Leïla a l’impression que sa chambre rétrécit et l’emprisonne. Elle fixe le mur en face d’elle et la tache de lumière pâle et trouble qu’y découpe la fenêtre. Tout à coup, une ombre griffue glisse en tournoyant sur le mur, dans un mouvement hésitant et inquiet. « C’est une feuille de platane, se dit Leïla. Je n’ai pas peur. » L’ombre disparaît un instant. Puis réapparaît, plus grande, plus lente. On dirait qu’elle tâtonne le long du mur, cherchant une proie. « C’est une feuille », répète Leïla. Mais elle sait bien que ce n’est pas vrai, elle voit bien que c’est une main qui tend ses doigts pointus, prête à les resserrer autour de son cou trop fragile, prête à les planter dans son cœur trop vibrant. Sur le bureau, le réveil indique six heures seize. « Mon Dieu, pense Leïla, pourvu qu’il n’y ait pas d’embouteillage ce soir ! » Soudain, le carré de lumière sur le mur s’éteint. La nuit s’abat sur la chambre entière. Leïla, d’instinct, se plaque contre le mur, souffle coupé. Neuf minutes seulement. Mais elle sait maintenant qu’elle ne tiendra pas aussi longtemps. Elle se résigne, elle est prête à avouer sa défaite, elle ouvre la bouche pour crier à la nuit qu’elle se rend, qu’elle ne se défend plus, que la main d’ombre peut l’emporter tout entière... Mais au dernier moment, alors que déjà un froid de plomb se coule dans chaque pli de sa peau, un bruit métallique brise net l’épouvante, le bruit d’une clé qui tourne dans la serrure, et l’éclat de voix animées, d’un coup, repousse la nuit. Des pas dans le couloir, la porte s’ouvre, et :

- Mais, Leïla, qu’est-ce que tu fais dans le noir ? Pourquoi n’as-tu pas allumé ?

Leïla regarde la silhouette de sa mère découpée dans la lumière.

- Je jouais, maman, dit-elle. Et elle ajoute, tout bas, comme pour elle-même :

- J’ai gagné.

Bernard Friot, Encore des Histoire pressées, Milan Poche